CHARLES CROS

LE FLEUVE

EAUX-FORTES D'EDOUARD MANET

PRIX : 25 FRANCS

PARIS
LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE
61, rue Lafayette, 61
1874

LE FLEUVE

Tiré à cent exemplaires, numérotés et signés par les auteurs.

N° 45.

S. Marey

Charles Cros

CHARLES CROS

LE FLEUVE

EAUX-FORTES D'ÉDOUARD MANET

PARIS

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

61, rue Lafayette, 61.

LE FLEUVE

Ravi des souvenirs clairs de l'eau dont s'abreuve
la Terre, j'ai conçu cette chanson du Fleuve.

Derrière l'horizon sans fin, plus loin, plus loin,
les montagnes, sur leurs sommets que nul témoin
n'a vu, condensent l'eau que le vent leur envoie.

D'où le glacier, sans cesse accru, mais qui se broie
par la base et qui fond en rongeant le roc dur.
Plus bas, non loin des verts sapins, le rire pur
des sources court parmi les mousses irisées
et sur le sable fin pris aux roches usées.
Du ravin de là-bas sort un autre courant,
et mille encore. Ainsi se grossit le torrent
qui descend vers la plaine et commence le Fleuve.

Mais l'eau court trop brutale et d'une ardeur trop neuve
pour féconder le sol. Sur ses bords déchirés,
aubépines, lavande et thym, genêts dorés
trouvent seuls un abri dans les fentes des pierres.
Voici que le torrent heurte en bas les barrières
de sable et de rochers par lui-même traînés.
C'est la plaine. Il s'y perd en chemins détournés
qui calment sa fureur. Et quelques petits arbres
suivent l'eau qui bruit sur les grès et les marbres.
Ces collines, derniers remous des monts géants,
flots figés du granit coulant en océans,
ces coteaux, maintenant verts, se jaspent de taches
blanches et rousses qui marchent. Ce sont les vaches
ou, plus près, le petit bétail. Le tintement
des clochettes se mêle au murmure endormant
De l'eau.

Les peupliers pointus aiment les rives
plates. Voici déjà que leurs files passives
escortent çà et là le Fleuve calme et fort.

Les champs sont possédés par les puissants. Au bord
ceux qui n'ont pas l'espoir des moissons vont en foule

attendre l'imprévu qu'apporte l'eau qui coule :
paillettes d'or, saphirs, diamants et rubis,
que les roches, après tant d'orages subis.
abandonnent, du fond de leur masse minée,
sous l'influx caressant de l'eau froide, obstinée.
Que de sable lavé, que de rêves promis,
pour qu'un peu d'or, enfin, reste au fond du tamis!
« Prends ton bâton, chercheur! la ville n'est pas proche,
et d'obliques regards ont pesé ta sacoche. »

D'autres, durs au travail, sèment en rond les plombs
des grands filets. L'argent frétillant des poissons
gonfle la trame grise, apportant l'odeur fraîche
et fade qui s'attache aux engins de la pêche.

Mais le gain est précaire, et plus d'un écumeur
descend, cadavre enflé, dans le flot endormeur.

Le fleuve emporte tout, d'ailleurs. Car de sa hache
le bûcheron, tondeur des montagnes, arrache
les sapins des hauteurs, qu'il confie au courant ;
et, plus bas, la scierie industrieuse prend
ces arbres, et, le Fleuve étant complice encore,
les dépèce, malgré leur révolte sonore.

Puis la plaine avec ses moissons, puis les hameaux
d'où viennent s'abreuver, au bord, les animaux :
bœufs, chevaux ; tandis qu'en amont, les lavandières
font claquer leurs battoirs sur le linge et les pierres,
ou bien plongent leurs bras nacrés dans l'eau qui court,
et, montrant leurs pieds nus, le jupon troussé court,
chantent une chanson où le roi les épouse.
Chanson, pieds nus, bras blancs, font que ce gars en blouse,
distrait, laisse aller seul son cheval fatigué,
fumant, poitrail dans l'eau, par les courbes du gué.

Ces feuillages, en plein courant, couvrent quelqu'île
qu'on voudrait posséder, pour y rêver tranquille.

Puis des collines à carreaux irréguliers,
des petits bois ; plus près de l'eau, les peupliers
et les saules. Le Fleuve élargi, moins rapide,

s'emplit de nénuphars, de joncs. Dans l'or fluide
du soir, les moucherons valsent.

Mais, rapprochés,
maintenant les coteaux s'élèvent. Des rochers
interrompent souvent les cultures en pente.
Tout le pays pierreux, où le Fleuve serpente,
nourrit, pauvre et moussu, la ronce et le bandit.
Le courant, étranglé dans les ravins, bondit
sur les roches, ou bien dort dans les trous qu'il creuse.

Mais l'eau n'interrompt pas sa course aventureuse,
malgré tant de travaux et de sommeils. Voici
la brèche ouverte sur l'horizon obscurci

par la poussière d'eau. Le lit de pierre plate
finit brusque, et le flot, pesante nappe, éclate
en un rugissement perpétuel. En bas,
les rocs éparpillés comme après des combats
de titans, brisent l'eau sur leurs arêtes dures.
Au loin, tout est mouillé. L'audace des verdures
plantureuses encadre et rompt souvent l'éclat
de la chute écumeuse.

Ici le pays plat
étale encor ses prés, ses moissons. Des rivières,
venant on ne sait d'où, capricieuses, fières,
courent les champs, croyant qu'elles vivront toujours
dans la parure en fleur de leur jeune parcours.
Mais le Fleuve vainqueur les arrête au passage,
et fait taire ce rire en son cours vaste et sage.
Aux rives les hameaux se succèdent pareils.

Puis, voici l'industrie aux discordants réveils.
Les rossignols, troublés par le bruit et la suie
des usines, s'en vont vers les bois frais qu'essuie
la pluie et qu'au matin parfume le muguet.
Le soleil luit toujours; mais l'homme fait le guet.
Voilà qu'il a bâti des quais et des écluses;
et les saules cendrés, méfiants de ces ruses,
et les peupliers fiers ne vont pas jusque là.
Ces coteaux profanés, d'où le loup s'en alla,
s'incrustent de maisons blanches et de fabriques
qui dressent gravement leurs hauts tuyaux de briques.

Sur le Fleuve tranquille, égayant le tableau,
les jeunes hommes, forts et beaux, qui domptent l'eau,
oublieux, en ramant, de l'intrigue servile,
s'en vont, joyeux, avec des femmes.

C'est la ville,
la ville immense avec ses cris hospitaliers.

L'eau coule entre les quais corrects. Des escaliers
mènent aux profondeurs glauques du suicide.
A la paroi moussue un gros anneau s'oxide,
pour celui qui se noie inaccessible espoir.
Ligne capricieuse et noire sur le soir
verdâtre, les maisons, les palais en étages
se constellent. Au port, les ventes, les courtages
sont finis. Le jour baisse, et les chauves-souris
voltigent lourdement, poussant de petits cris.

Ces vieux quais oubliés sur leurs pierres disjointes
supportent des maisons grises aux toits en pointes.
Là, sèchent des chiffons que de leurs maigres bras
les femmes pauvres ont rincés. En bas, des rats.

Le flot profond, serré par les piles massives
des ponts, court plus féroce, et les pierres passives
se laissent émietter par l'eau, tranquillement.

On voit s'allumer moins d'astres au firmament
que de lumières sur les quais et dans les rues
pleines du bruit des voix, des bals gais, parcourues
par les voitures.

Seul, le Fleuve ne rit pas
sous les chalands ventrus et lourds. D'ailleurs, en bas,
l'égoût vomit l'eau noire aux affreuses écumes,
roulant des vieux souliers, des débris de légumes,
des chiens, des chats pourris qu'emmène le courant,
souillure sans effet dans le Fleuve si grand
dont la lune, œil d'argent, paillette la surface.
Mais, qu'importe la vie humaine à l'eau qui passe,
les ordures, la foule immense et les bals gais?
L'eau ne s'attarde pas à ces choses.

Les gués
sont rompus, maintenant, en aval de la ville.
L'homme a dragué le lit du Fleuve, plus docile
depuis qu'il est si large et si profond. La mer
aux bateaux goudronnés laisse un parfum amer
qui parle des pays lointains où le vent mène.
Le Fleuve, insoucieux de l'industrie humaine,
continue à travers la campagne. La nuit
s'avance triomphante et constellée, au bruit
des feuilles que l'air frais emperle de rosée.

Puis, au matin, encore une ville posée
dans la plaine, bijou de perles sur velours
vert, dont tous ces coteaux imitent les plis lourds ;
des fermes aux grands toits, bas et moussus, tapies
au bord des prés sans fin où voltigent les pies,
richesses qu'à mi-voix ce paysan pensif
évalue en fouettant son vieux mulet poussif.

Le Fleuve s'élargit toujours, tant, que les rives
perdent vers l'horizon leurs lignes fugitives.

Les coteaux abaissés, le ciel agité, l'air
murmurant et salé, proclament que la mer
est là, terme implacable à la folle équipée
de l'eau, qui vers le ciel chaud s'était échappée.

La mer demande tout, fantasque, et puis, parfois
refuse les tributs du Fleuve, limon, bois,
cadavres, rocs brisés qu'aux montagnes lointaines,
aux terres grasses, aux hameaux, aux vertes plaines,
il a volés, voulant rassasier la mer.

Et tout s'entasse, obstacle au Fleuve. L'homme fier
trouve ici les débris distincts de chaque année,
aux temps obscurs où sa race n'était pas née.

Tout le pays est gai. De loin le chant des coqs
fend la brume. Voici les bassins et les docks,
les cris des cabestans, les barques amarrées
d'où mille portefaix enlèvent les denrées,
ballots, tonneaux, métaux en barres, tas de blés.
Aux cabarets fumeux, les marins attablés
se menacent, avec des jurons exotiques.
On trouve tous les fruits lointains dans les boutiques.

L'eau du Fleuve s'arrête, un peu troublée, avant
de se perdre, innommée, en l'infini mouvant.

C'est comme une bataille en ligne régulière :
Escadrons au galop, soulevant la poussière,
les vagues de la mer arrivent à grands bruits,
blanches d'écume, ayant des airs vainqueurs, et puis
s'en retournent, efforts que le Fleuve repousse
avec ses petits flots audacieux d'eau douce.
La mer fuit, mais emporte et disperse à jamais,
rang par rang, tous ces flots, fils des lointains sommets.

Muse hautaine, Muse aux yeux doux, sois bénie !
Malgré tes longs dédains, ma chanson est finie ;
car tu m'as consolé de tous les bruits railleurs ;
tu m'as montré, parmi mes souvenirs meilleurs,
des lueurs pour teinter l'eau qui court et gazouille,
l'eau fraîche où, vers le soir, l'hirondelle se mouille.
Et j'ai suivi ses flots jusqu'à la grande mer.

Qu'on se lise entre soi ce chant tranquille et fier,
dans les moments de fièvre et dans les jours d'épreuve;
qu'on endorme son cœur aux murmures du Fleuve.

Va, chanson! Mais que nul antiquaire pervers
n'ose jamais changer rien à tes deux cents vers!

Meaux. — Imp. A. Cochet.

Imprimé
par COCHET, à Meaux
et par DELATRÉ, à Paris
en Décembre 1874